

## À LA POURSUITE DE L'INCONNAISSABLE

**T**out ce que le monde peut nous offrir est trop limité : ses ressources et sa science ne sont que les présents du Temps et ne peuvent étancher la soif sacrée de l'esprit. Bien que ces formes de grandeur proviennent aussi de l'Un et que nos vies ne subsistent que par le souffle de sa grâce, bien qu'il soit plus proche de nous que le moi le plus intime, c'est à une autre vérité absolue que nous aspirons : cachée par ses propres œuvres, elle semblait distante, impénétrable, occulte, muette, obscure. La Présence qui fait que toutes les choses ont leur charme était perdue de vue, l'Ardeur dont elles sont les signes timides manquait. Le monde continuait sa course dépourvu de sa Raison d'Être, ainsi que l'amour lorsque le visage de l'amant s'en est allé. L'effort de compréhension semblait une vaine lutte du Mental ; toute connaissance se perdait dans l'Inconnaissable : le besoin de régner semblait une vaine prétention de la Volonté ; dans un aboutissement trivial méprisé du Temps, chaque pouvoir était réabsorbé par l'Omnipotent. Une caverne d'ombre emprisonne la Lumière éternelle.

Le silence se fit dans son cœur anxieux ; libre des voix de désir du monde, Aswapathi répondit à l'appel éternel de l'Ineffable. Un Être intime bien qu'indéfinissable, porteur d'une extase immense, irrésistible, et d'une paix qu'il percevait en lui-même et toute chose et cependant ne pouvait saisir, s'approchait puis se dérobaît à la poursuite de son âme, comme pour l'attirer toujours plus loin. Tout proche, cela se retirait ; lointain, cela l'appelait de nouveau. Rien n'apportait de satisfaction, sinon ses délices : son absence laissait les plus grandes prouesses sans intérêt, sa présence faisait que la moindre chose semblait divine. Quand c'était là, les abîmes du cœur étaient comblés ; mais lorsque cette Divinité ennoblissante se retirait, l'existence perdait son sens dans l'absurde. L'ordonnance des plans immémoriaux, la divine plénitude des instruments étaient utilisés comme tréteaux pour une scène provisoire. Mais ce qu'était cette Puissance, il ne le savait pas encore.

Impalpable bien que présente dans tout ce qui existe, elle faisait et défaisait les mondes par millions, elle revêtait et perdait un millier de formes et de noms. Elle portait le déguisement d'une Vastitude insondable ou se faisait subtil noyau dans l'âme : une noblesse hautaine la rendait formidable et sombre, une intimité mystique l'enveloppait de douceur. Parfois elle semblait être une fiction ou une imposture, parfois une ombre colossale de lui-même.

Un doute énorme entravait son progrès. Au travers d'un Vide neutre, fondement de toute chose, dont la virginité berçait son esprit immortel et solitaire, attiré vers quelque Suprême abstrus, aidé, forcé par des Pouvoirs énigmatiques, brûlant d'aspiration, tantôt à demi submergé, tantôt soulevé, invinciblement il montait sans une pause. Toujours, une Immensité nébuleuse et sans point de repère planait, inabordable, au-delà de toute réponse possible, condamnant à l'extinction les créatures finies, le confrontant à l'Incommensurable.

Et puis cette ascension parvint à son apogée grandiose : il avait atteint une altitude où ne pouvait survivre nulle créature ; une frontière où chaque espoir et chaque quête doivent cesser avoisinait quelque Réalité dépouillée et intolérante, un

Zéro engrossé de transformations infinies. Acculé à un choix effrayant, il se tenait sur un rebord vertigineux où tous les déguisements font faillite, où le mental humain doit abdiquer dans la Lumière ou bien se consumer comme une phalène dans la flamme nue de la Vérité. Tout ce qu'il avait été et tout ce par quoi il avait grandit devait être maintenant laissé derrière ou bien transformé en un moi de Cela qui n'a point de nom. Affrontant seul cette Force intangible qui n'offrait aucune prise à la Pensée, son esprit osa braver l'aventure du Néant.

Abandonné des mondes de la Forme, il luttait. C'est là que sombrait le bien fondé d'une Ignorance vaste comme le monde ; le long périple du voyage de la Pensée était bouclé et le facteur Volonté, devenu inefficace, hésitait. Les modes d'existence symboliques n'étaient plus d'aucun secours, les édifices que l'Ignorance avait bâtis, fissurés s'écroulaient, et même l'esprit qui porte l'Univers s'évanouissait dans une déficience de lumière. Dans cet écroulement vertigineux de toutes les choses construites, transcendant tous les supports périssables et rejoignant enfin son origine glorieuse, le moi séparé doit se dissoudre ou renaître dans une Vérité au-delà des concepts du mental. Toute la gloire d'une ébauche, toutes les douceurs de l'harmonie, rejetées au même titre que les séductions de notes triviales, expulsées du silence nu, austère, de l'Être, mouraient dans une subtile et bienheureuse Inexistence. Les Démiurges perdaient leur nom et leur forme ; les mondes splendides et organisés qu'ils avaient conçus et bâtis s'éteignaient, emportés et abolis les uns après les autres. L'univers se dépouillait de son voile multicolore, et dans un aboutissement inimaginable de la formidable énigme des choses créées, apparut la distante Divinité du Tout, ses pieds fermement posés sur les ailes prodigieuses de la Vie, omnipotente et solitaire prophète du Temps, intériorisée, impénétrable, au regard de diamant.

Attirés par ce regard insondable, les cycles non résolus, lentement retournaient à leur source pour surgir à nouveau de cette mer invisible. Tout ce qui était né de sa puissance se trouvait à présent défait ; rien ne restait de ce que conçoit le Mental cosmique. L'Éternité s'appretait à disparaître et semblait être une diapositive superposée sur le Vide, l'Espace était une réminiscence d'un rêve qui sombre avant de s'éteindre dans les profondeurs du Néant. L'esprit qui ne meurt point et le moi divin semblaient des mythes projetés par l'Inconnaissable ; de Lui tout jaillissait, en Lui tout était appelé à disparaître. Mais ce que Cela était, aucune pensée, aucune vision n'arrivait à définir. Seule demeurait une impalpable Forme du moi, le fantôme ténu de quelque chose qui fut, la dernière expérience d'une vague mourante juste avant qu'elle ne s'efface dans une mer infinie — comme si elle conservait encore, à deux doigts de l'Extinction, sa perception fondamentale de l'océan d'où elle était venue. Une Immensité planait, indépendante de la perception de l'Espace, une Éternité coupée du Temps ; une Paix étrange, sublime, inaltérable, sans un mot en interdisait l'accès au monde et à l'âme.

Une solide Réalité solitaire répondit enfin à la quête ardente de son âme : sans passion, sans paroles, absorbée dans son insondable silence, détentrice du mystère que nul ne percera jamais, elle planait, impénétrable et intangible, lui faisant face avec son calme formidable, inébranlable. Elle n'avait aucun lien de parenté avec notre univers : dans son Immensité il n'y avait aucune action, aucun mouvement ; la question de la Vie, rendue vaine par ce silence, mourait sur les lèvres, l'effort du monde cessait, confondu d'ignorance, incapable de trouver la moindre preuve d'une Lumière céleste ; il n'y avait point là de mental avec son besoin de savoir, il n'y avait

point là de cœur avec son besoin d'aimer. Toute personne périssait dans cet anonymat. Il n'y avait pas de numéro deux, Elle n'avait ni partenaire ni égale ; seule cette Réalité était réelle pour elle-même. Pure existence à l'abri de la pensée et des humeurs, conscience de félicité immortelle non partagée, Elle demeurait à l'écart dans son austère infini, entière et indivisible, indiciblement seule : un Être sans forme, sans visage et muet, qui n'avait connaissance de soi que par son propre moi intemporel, à jamais conscient dans ses abîmes figés, non créateur, non créé et non né, telle était Celle à qui tout doit la vie et qui ne vit de personne, incommensurable secret lumineux gardé derrière les voiles du Non-manifesté, dominant l'interlude cosmique en constant mouvement, demeure suprême, immuablement semblable, Cause occulte silencieuse, impénétrable — infinie, éternelle, inconcevable, unique.

Fin du Chant 1